Publication de la  Société slave de Paris.

# LA POLOGNE

## JOURNAL SLAVE DE PARIS

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
**DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT.**

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé . . 10 c.

**Pour Paris :**

| | |
|---|---|
| Trois mois. . . . . . . . . . . . | 1 fr. 25 |
| Six mois. . . . . . . . . . . . | 2 50 |
| Un an . . . . . . . . . . . . | 5 » |

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

**Pour la Province et l'Etranger :**

| | |
|---|---|
| Trois mois . . . . . . . . . . . . | 2 fr. 50 c. |
| Six mois . . . . . . . . . . . . | 5 » |
| Un an . . . . . . . . . . . . | 10 » |

On s'abonne, pour l'Étranger, chez Franck, successeur de Brockhaus, à Paris et à Leipzig.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

*N. B.* Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressées à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'Ecole de médecine, à Paris. — Toutes les lettres ou demandes venues de Pologne, de Russie ou d'Autriche doivent être envoyées affranchies à la librairie Franck, à Leipzig.

2e Année. — Numéro 8. — 15 Juillet 1849.

### Les instructions de l'Autriche à ses commissaires en Hongrie.

Les derniers journaux slaves nous apportent les instructions officielles données par le cabinet de Vienne aux commissaires chargés de suivre les corps d'invasion austro-russes, et de réorganiser, à mesure que ces corps avancent, l'administration impériale dans les localités reconquises. Ces instructions sont dignes de mémoire en ce que le machiavélisme de l'Autriche s'y montre tout entier, sans voile comme sans honte. Ces instructions, en commençant, rapellent l'ancienne *guerre des langues* de la Hongrie : elles supposent aux chefs maghyars, comme s'ils les avaient encore, leurs intentions d'il y a deux ans, de *maghyariser* toutes les populations hongroises en leur imposant leur langue. En conséquence, les commissaires impériaux et royaux devront se poser en *protecteurs des nationalités*.

« Ils supprimeront, dit le texte, toutes les lois tendantes à fonder la suprématie de l'idiome maghyar ; conformément à la charte octroyée du 4 mars 1849, ils garantiront à chaque peuple son développement distinct et ses droits d'égalité vis-à-vis de ses voisins. Dans ce but, ils déclareront égales les langues de chaque pays ; ils rendront impossible l'emploi forcé et exclusif d'aucune d'elles dans les écoles et les églises. Dans toutes les branches de l'administration, et même au palais du comitat, la langue locale sera la langue des affaires. Chaque indigène pourra porter ses plaintes et plaider dans l'idiome maternel près des autorités, qui seront à leur tour tenues de rendre leur réponse dans le même idiome. Tous les manifestes du pouvoir, toutes les proclamations au peuple, devront être publiés de la même manière. Quant aux communications des commissaires et de toutes les autorités inférieures avec les gouverneurs civils et militaires impériaux, et avec les commandants de troupes, *elles devront toutes se faire en allemand*. »

Voilà quelles garanties l'Autriche prétend donner aux Slaves de la Hongrie contre les Maghyars. Or, nous le demandons en toute sincérité, y a-t-il dans ces garanties quelque chose que l'administration même de Kossuth n'ait pas admis et proclamé spontanément dans ses rapports avec les Slaves ? Et l'emploi officiel et forcé de l'allemand dans toutes les relations avec le pouvoir central n'est-il pas l'équivalent le plus complet de l'emploi du maghyar ? Ce sera un changement de personnes, mais non de système. Seulement au cas où le Slave voudra se révolter de nouveau contre ses dominateurs, au lieu d'avoir simplement à soutenir une lutte politique contre les Maghyars réduits à leurs propres forces, le Slave aura à repousser une prétendue guerre de principes contre les trois armées combinées de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie. Voilà ce que les Slaves auront gagné en concourant à l'oppression des Maghyars. Les instructions de l'Autriche à ses commissaires promettent en définitive aux Slaves beaucoup moins que les chefs maghyars eux-mêmes. En outre, le peu que ces instructions promettent est textuellement déclaré *provisoire*. Quant à la *réorganisation définitive* du pays, le cabinet se la réserve d'une manière absolue, et sous ce rapport il ne s'engage à rien.

Les commissaires ont à propager parmi le peuple l'assurance que son exemption de corvées sera complète; parmi les nobles, la conviction que leur conduite vis-à-vis des rebelles décidera de la question des indemnités à recevoir par eux pour la perte des redevances urbariales et l'émancipation des paysans. Parmi le clergé, les commissaires insinueront que ses dotations et ses richesses ne lui resteront garanties qu'au cas où il emploiera son influence pour amener une prompte répression de l'insurrection. Ainsi la corruption des consciences par l'appât du gain et des indemnités offertes au prêtre, au noble, au paysan, et des promesses mensongères aux nationalités de second ordre, tels sont les moyens moraux employés par l'Autriche contre la Hongrie.

**De l'attitude expectante du Piémont et de sa persistance à rester en dehors de l'alliance austro-russe.**

Au moment où les troupes françaises du général Oudinot prennent enfin possession des murs bombardés de la ville éternelle, il n'est pas sans intérêt d'examiner quelles peuvent être encore les dernières espérances de l'Italie. Ces espérances se concentrent évidemment dans le Piémont. Que pensent donc à cette heure les Piémontais? — Les uns s'obstinent toujours à attendre l'intervention française : ils voient dans la prise de Rome un engagement moral plus fort que jamais pour la France de s'opposer aux envahissements ultérieurs de l'Autriche en Italie. Les autres, en plus grand nombre, tiennent leurs yeux tournés vers les Hongrois et les Slaves; ils voudraient voir s'opérer la réconciliation de ces deux races qui, en s'embrassant libres sur le littoral de l'Adriatique, deviendraient aussitôt les plus actifs auxiliaires de l'émancipation italienne. Cette nuance de l'opinion piémontaise a pour organe le ministère actuel, et son président Massimo d'Azeglio lui-même. M. d'Azeglio est, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, le principal fondateur de la *Société de l'alliance italo-slave*, et tout nous porte à croire que c'est à la plume de cet habile publiciste, ou à celle d'un de ses plus intimes amis que nous devons une brochure anonyme qui a paru en avril dernier à Turin, sous le titre : *Des conditions de paix offertes par l'Autriche et de l'avenir de l'Italie*. Nous citerons les idées principales de ce remarquable écrit, qui nous paraît jeter une grande lumière sur l'attitude et sur les espérances actuelles des Italiens.

« Dès le mois d'août 1848, dit le manifeste, il était évident que les États-Sardes, restés seuls, étaient insuffisants pour tenir tête à l'Autriche, et continuer isolément la guerre. Il fallait donc que le Piémont, pour rester fidèle au drapeau qu'il avait arboré, renonçât, pour quelque temps du moins, à le porter sur les champs de bataille, et cherchât à regagner l'avantage sur l'Autriche par une politique habile. Il lui fallait gagner du temps; il fallait durer sans plus rien compromettre, mais sans rien désavouer.... Pour durer, il suffisait que, sans recommencer la guerre, on demeurât fidèle à la cause de l'indépendance, et que, loin de souscrire à une paix qui n'eût pu satisfaire que des intérêts piémontais, on repoussât toute transaction avec l'ennemi, ayant pour base le renoncement à l'intérêt italien..... Cette résolution devait être proclamée aussi haut que la nécessité où l'on était d'ajourner le combat, de gagner du temps, et de restreindre les efforts militaires à la mesure du possible pour recommencer énergiquement la guerre lorsque l'on aurait une armée, une infanterie, surtout qui en méritât le nom, plus d'unité dans les gouvernements divers de l'Italie, sinon plus de patriotisme dans ses populations, des réserves au trésor, et des alliés énergiquement engagés de leur côté contre l'ennemi commun.

» Le Piémont était seul contre l'Autriche toutes les fois qu'il voulait l'attaquer à main armée; mais il n'en était plus ainsi du moment où il restait sur la défensive.... Dans cette attitude, le Piémont pourra compter sur l'appui de tous les hommes généreux.... En se montrant prêt à la paix, mais à une paix honorable, et non telle que veut la dicter l'Autriche, c'est encore à la guerre qu'il en appellera, à la guerre de nationalité, guerre qui ne cesse jamais, tant qu'elle n'a pas été couronnée par l'indépendance qui en est le but, guerre qui ne se continue pas toujours par les armes, guerre de persévérance et de sacrifices.... Ce qu'il faut aujourd'hui à l'Italie et au Piémont, c'est de durer, de gagner du temps...., et de le mettre à profit pour consolider des alliances naturelles. La France, cela est évident, peut être forcée par les agressions de l'Autriche à passer les Alpes. La France toutefois ne saurait compter comme une alliée naturelle de l'Italie; elle peut, dans un jour donné, la protéger contre un ennemi qui la menace; mais cette protection même est loin d'assurer, et peut compromettre son indépendance. »

Les alliés naturels de l'Italie sont les peuples opprimés comme elle, et luttant comme elle pour l'indépendance nationale; ce sont nommément, parce qu'ils luttent contre l'Autriche, les Hongrois et les Slaves. On aura peine à croire un jour que, pendant tout le temps que l'Italie se préparait à tirer l'épée contre l'Autriche, pas un Italien n'ait songé aux Hongrois ni aux Slaves; si bien que pendant 1848, les noms slaves des Serbes et des Croates étaient ou ignorés ou considérés par tout Italien comme la personnification la plus détestable et la plus sauvage *du barbare Allemand*. Un grand progrès a eu lieu sous ce rapport. L'Italie s'est aperçue enfin que ces Slaves, ces Croates mêmes, loin d'être des Autrichiens, loin d'être dévoués à l'intérêt allemand, souffraient, au contraire, impatiemment de l'oppression allemande, et luttaient plus ou moins ouvertement pour s'en affranchir. Alors on a vu quelques agents italiens se diriger enfin de ce côté, et des agents slaves se présenter à Turin, où ils étaient accueillis par le gouvernement sarde. Un consul sarde était envoyé à Belgrade auprès du gouvernement de

la principauté de Serbie, et la Porte ottomane, en lui délivrant son *exequatur*, témoignait elle-même de la satisfaction avec laquelle elle voyait ainsi l'Italie et les Slaves s'associer contre l'Autriche. Le drapeau slave et le drapeau hongrois se dressaient sur la ligne de bataille de l'Italie; des appels étaient adressés en Lombardie aux soldats hongrois et slaves, instruments aveugles de l'Autriche, pour opprimer l'Italie. Ces appels ne partaient pas seulement de Turin; ils venaient simultanément de Belgrade et d'Agram, de la capitale même de la Croatie; ils venaient des Croates éclairés et patriotes.... La presse des pays slaves d'Autriche retentissait unanime d'expressions de sympathie pour l'Italie et de dégoût pour le rôle abject auquel était condamné contre elle le peuple slave de l'Autriche....

« Réduite à ne point combattre sur le Pô, l'Italie comprendra que ses destinées se jouent sur les champs de bataille du Danube. Gagner du temps pour elle, c'est donc attendre le succès des Hongrois et des Slaves contre l'Autriche; c'est employer le temps à seconder cette lutte par tous les moyens en son pouvoir, et c'est là un motif des plus pressants pour ne point faire la paix. Car l'état d'armistice n'interdit à la loyauté aucune des entreprises qui peuvent affaiblir un ennemi enivré de sa victoire et prêt à en abuser.... Partout on découvre contre l'Autriche à l'état flagrant, incessant, en quelque sorte éternel, des guerres d'indépendance.... Les Hongrois, les Serbes, les Croates, les Polonais, les Tchekhs, races fortes et belliqueuses, riches de leur passé, mais plus fières encore de l'avenir auquel elles se sentent prédestinées. Voilà les alliés naturels de l'Italie ! »

---

### David Urquhart.

Il y a des personnes qui, par leur puissance d'ambition, réussissent à personnifier leur époque. Il y en a d'autres qui, par une puissance bien plus grande de désintéressement, personnifient des questions sous leurs phases les plus diverses. M. David Urquhart, membre du parlement britannique, est un de ces derniers esprits. Sa plume brûlante, et plus encore son cœur exceptionnel ont eu depuis vingt ans le rare privilége de représenter en Occident la grande question des droits et de l'émancipation de l'Orient de tous les jougs, et principalement du joug moscovite. Aussi, en recommandant l'alliance des Slaves et des Ottomans, ne pouvons-nous mieux faire que d'invoquer l'autorité de M. Urquhart, le plus intelligent défenseur qu'aient jamais eu les Ottomans et les Slaves. Les dimensions de ce journal ne nous permettent malheureusement pas de présenter le résumé des nombreux écrits que cet homme illustre a publiés dans l'unique but d'éclairer un pays sur les tendances véritables de la Russie, et pour dissiper l'aveuglement des puissances occidentales. Ces écrits surabondent d'inspirations admirables, de faits saisissants, de preuves restées sans réponse : et cependant jusqu'à ce jour M. Urquhart n'a pu réveiller l'apathie des hommes d'État d'occident, qui, instruments passifs d'une destinée inexorable, travaillent avec tant de persévérance à la ruine des pays qu'ils gouvernent.

D. Urquhart comprit et devina la Russie avec un tact merveilleux. Il révéla le secret de ses agrandissements progressifs et de son ambition sans fin. D. Urquhart, et nous ne faisons ici que traduire littéralement sa pensée, affirme que la Russie a fait ses prodigieuses acquisitions, non par suite de ses forces supérieures, mais en se servant habilement de la folie et des dissensions des puissances occidentales. La grandeur actuelle de la Russie et les vastes projets qu'elle forme sont l'œuvre commune de l'Angleterre, de la France et de l'Autriche. La France donna à la Russie la Finlande et la possesion éventuelle des provinces danubiennes; l'Autriche consentit au premier démembrement de la Pologne, pour devenir esclave elle-même en 1849; enfin, l'Angleterre, en 1794 et en 1815, ratifia le meurtre de la Pologne et ses divers partages.

Le caractère, pour ainsi dire prophétique, des vues exprimées dans les différents écrits d'Urquhart se manifeste d'une manière de plus en plus frappante. Les événements sont venus à chaque fois confirmer l'exactitude rigoureuse de son jugement et de ses prévisions. Ses écrits offrent la démonstration sans réplique de toutes les erreurs de la diplomatie européenne. Ces puissances frappées d'aveuglement, qui souffrent aujourd'hui en expiation de leurs fautes, n'ont qu'à étudier D. Urquhart pour se convaincre qu'elles ont provoqué elles-mêmes les calamités qui les accablent. On est saisi d'étonnement et d'épouvante en voyant, d'un côté, un écrivain doué de toutes les puissances et de toutes les séductions du génie dévoiler l'avenir avec une si infaillible clarté; et, de l'autre côté, ces prétendus hommes d'État précipiter leurs pays et eux-mêmes dans un abîme sans fond.

Loin d'avoir, comme ces messieurs l'affirment, *la franchise qui naît de la force*, le cabinet russe n'a que de l'habileté, mais, nous en convenons, une habileté infernale. Elle agit avec une connaissance effroyablement profonde des côtés faibles de la diplomatie occidentale. Elle ose beaucoup, car elle est assurée qu'elle ne rencontrera pas une opposition sérieuse. «Urquhart n'épargne pas à son pays les reproches les plus sanglants.» Vous êtes religieux, mais, vous n'êtes pas justes.... La Pologne est tombée, parce que l'Angleterre a été impuissante à faire son devoir et à défendre son droit. » — « Vous devenez Russes ! » a dit une autre fois Urquhart à la chambre des communes.

On le sait, pour les complaisances inépuisables de l'Angleterre envers la Russie, D. Urquhart n'a d'autre explication que les prédilections moscovites d'un homme d'État trop connu pour le désigner par son nom. S'il est innocent, notre position est désespérée.—D. Urquhart, en effet, se demande pourquoi lord Palmerston poursuit de ses haines implacables la France qui n'a violé aucun traité, et par quels motifs il s'humilie sans cesse lui-

même devant la Russie qui a violé tous les traités. Lord Palmerston était décidé à déclarer la guerre à la France pour la violation du traité d'Utrecht. Mais il reste parfaitement calme en présence des usurpations les plus vastes et les plus dangereuses faites par le cabinet russe. S'il n'y a pas trahison, alors il y a un fait plus accablant que ne le serait la trahison elle-même: c'est que l'Angleterre manque de moyens pour détruire la prépondérance russe.

C'est grâce à la connivence insensée de l'Angleterre que la Russie a conquis presque toutes les provinces polonaises, la Finlande et le protectorat sur la Moldo-Valachie. Encore une complaisance de plus, et il ne dépendra que de la Russie de prononcer la dissolution de l'Autriche et d'établir sa domination sur tous les Slaves. Mais c'est alors aussi que la Russie, disposant de forces immenses, et pour ainsi dire invincibles, réalisera les paroles terribles insérées en 1836 dans la *Gazette de Moscou* : « *C'est seulement à Calcutta que la Russie peut signer son premier traité avec l'Angleterre.* » Telle sera la dernière conséquence du démembrement de la Pologne.

Nous ne saurions trop recommander aux Slaves l'étude approfondie et constante des publications de D. Urquhart. Pour nous, c'est un juste motif d'orgueil et d'espérance de sentir l'identité de notre cause et de nos principes avec ceux de cette belle intelligence, de ce publiciste le plus profond qu'ait jamais eu l'Angleterre. Les antécédents de D. Urquhart, les services qu'il a déjà rendus aux Polonais et aux Slaves, son opposition persévérante contre la Russie et ses talents d'écrivain de premier ordre, le rendent au plus haut point capable et digne de représenter la cause des Slaves en Europe. Espérons qu'il sentira en lui la volonté et le courage d'accomplir jusqu'au bout la difficile mission que Dieu et l'humanité lui imposent.

E.

---

## NOUVELLES.

Si le bruit déjà répandu se confirme, que Kossuth, après avoir évacué Pesth, s'est décidé à quitter même la Hongrie, cédant le pouvoir à un parti qui le lui disputait depuis longtemps, la Sainte-Alliance, enhardie, va sans nul doute se montrer plus exigeante que jamais. La retraite de Kossuth, à quelque point de vue qu'on la juge, devra affaiblir considérablement la Hongrie. Aussi, depuis la prise de Raab et la terrible bataille d'Acs, livrée et gagnée sur Georgey par les deux généraux autrichien et russe Wohlgemuth et Paniutin, on voit les divers corps maghyars se replier sur toute leur ligne de défense, dans le but évident de se concentrer de nouveau derrière la Theiss. Malheureusement, ces *puszty* et ces marécages, de facile défense au printemps et en automne, sont desséchés et accessibles de toutes parts en été. Il est donc à craindre que le prince Paskievitch arrive réellement sous peu à Debreczin, et qu'alors les divers corps d'insurgés se trouvent pris entre deux feux. Leur seule ressource, pour ne pas être cernés, est de s'appuyer aux Karpathes le plus solidement possible, pour y attendre les pluies libératrices d'automne. Mais ne seront-ils pas cernés avant cette époque? Voilà ce qu'on se demande.

— On lit dans l'*Ost-deutsche Post* : « C'est un fait que les cachots de Varsovie recèlent en ce moment plus de Russes que Polonais. Des centaines d'officiers moscovites, qui faisaient partie de l'armée d'invasion de l'Autriche, sont maintenant dans les fers. L'esprit révolutionnaire de Muravieff, de Pestel et de Bestucheff s'agite plus que jamais parmi les militaires russes, en dépit des milliers d'espions qui les surveillent. »

— Georgey a eu l'ingénieuse idée de revêtir d'uniformes russes plusieurs compagnies polonaises, qui se répandent en maraudeurs autour de l'armée ennemie, et souvent en surprennent les avant-postes. On parle en conséquence d'un oukase impérial qui autoriserait tout simple soldat à brûler sur-le-champ la cervelle à quiconque d'entre ses camarades lui parlerait de désertion. Mais une énorme portion de l'armée russe se compose de Polonais, qui tous préfèrent au fond de leur cœur le drapeau de Bem et de Dembinski à celui du Tsar, et la désertion poursuit ses ravages.

—L'audace des Hongrois ne fléchit pas devant le danger croissant. 400 hussards de cette nation, cantonnés en Bohême, ont conçu l'incroyable projet de se faire jour au galop et le sabre à la main à travers les villes et les villages de l'archiduché d'Autriche pour repasser en Hongrie. La plus grande partie d'entre eux, après mille aventureuses rencontres, a réellement réussi à rejoindre le drapeau national.

— Les journaux slaves en général ne parlent plus qu'avec respect des Maghyars, et qu'avec indignation des Autrichiens. « Les Maghyars, disent amèrement les feuilles serbes, ont su se concilier nos frères de la Batchka mieux que ces superbes généraux de l'Autriche qui traitaient les *Ratses* avec tant de dédain, et qui, en attendant, ont évacué lâchement la Batchka et le Bannat. Aujourd'hui les Serbes de ces deux provinces ont été tournés par Bem contre Ielatchitj. » — « Nous apprenons avec douleur, dit la *Gazette méridionale slave*, que ce sont nos propres frères qui ont lutté contre nous avec tant d'héroïsme devant Petervaradin..... L'armée du ban, concentrée autour de cette place, et dans le district des Tchaikistes, soutient depuis un mois des assauts journaliers de la part de Perczel et de ses troupes à moitié Serbes..... Les solides bras des Honved font contre nous des prodiges. Sans canons, ils assaillent nos tranchées sous une grêle de mitraille. Rien ne les effraie jusqu'à ce qu'ils soient arrivés morts ou vainqueurs sur nos remparts. Leur plan bien arrêté est de couper au ban toute retraite sur la Croatie, en débloquant Petervaradin qu'il assiége, et en l'enfermant lui-même entre le Danube et la Theiss..... Au reste, depuis qu'Ielatchitj est arrivé comme dictateur dans la Voïevodie, ce pays a perdu ses derniers priviléges nationaux. La langue allemande y est remise en honneur. Tout reprend, bon gré, mal gré, la physionomie d'autrefois. Ielatchitj rivalise avec Meyerhofer de zèle pour rétablir l'ancien état de choses. Sans être précisément dissous, les comités nationaux végètent ignorés. Le patriarche lui-même, retiré à Zemlin, sait tout cela et s'y résigne..... Les Maghyars ne sauraient nous traiter plus mal et avec plus de brutalité que ne font les impériaux. *Rebelles, canailles, ratse, peuple de pourceaux*, telles sont les épithètes que nous prodiguent les officiers eux-mêmes. Pauvre race des Serbes, quand verras-tu luire sur toi le jour de la justice!.... La mortalité est parmi nous très grande, surtout dans les districts frontières. Là, tous ceux que l'épidémie atteint succombent au bout de quelques heures, faute de médecins et d'hôpitaux... Ce n'est pas tout: un autre fléau, celui des sauterelles, a envahi nos campagnes dépeuplées et dévore impunément le peu de moissons que la guerre a laissées croître. Une horrible famine va venir mettre le comble à nos maux. » — Telle est l'espèce d'enfer dans lequel l'administration autrichienne a, de leur propre aveu, plongé les Slaves du Sud. — Et, malgré tout, ces Slaves s'obstinent à rester Autrichiens! N'est-ce pas là un terrible avertissement aux Maghyars que leur attitude vis-à-vis du slavisme est une fausse attitude?

— Il paraît que l'Autriche a décidément cédé au tsar la Galicie; car de plus en plus les fonctionnaires russes s'y installent comme chez eux: ils y organisent une police à eux, et ils y font chaque jour les arrestations les plus arbitraires de citoyens paisibles, à l'insu et sans le moindre concours des tribunaux de cercle autrichiens. Ainsi un vieux général polonais, Joseph Zaluski, commandant actuel de la garde nationale galicienne, vient d'être enlevé de sa maison par des Cosaques et transféré prisonnier à Zamosc en Pologne.

---

CYPRIEN ROBERT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.
(Quartier de l'École-de-Médecine.)